

TRAVERSER LES MURS



Marina Abramović
avec James Kaplan

Traverser les murs

Mémoires

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Odile Demange

Fayard

Les photographies qui apparaissent à l'intérieur de l'ouvrage sont reproduites avec l'aimable autorisation de l'auteur, à l'exception de celles dont le crédit est mentionné en fin d'ouvrage (p. 443-445)

Couverture : Ô Majuscule
Photographie : © Inez & Vinoodh/Trunk Archive/PhotoSenso

Cet ouvrage est la traduction intégrale, publiée pour la première fois en France, du livre de langue anglaise :

WALK THROUGH WALLS

édité par Crown Archetype, marque de Crown Publishing Group,
division de Penguin
Random House, New York

© Marina Abramović, 2016.
© Librairie Arthème Fayard, 2017, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-213-70112-7
Dépôt légal : octobre 2017

*Je dédie ce livre
à mes AMIS et mes ENNEMIS*

Un matin, je me promenais dans la forêt avec ma grand-mère. Il faisait beau, tout était paisible. Je n'avais que quatre ans, j'étais toute petite. Et j'ai vu une chose très étrange – une ligne droite en travers de la route. J'étais si curieuse que je m'en suis approchée ; je voulais simplement la toucher. Mais ma grand-mère a hurlé, de toutes ses forces. J'en garde un souvenir très vif. C'était un énorme serpent.

C'est le premier moment de ma vie où j'ai vraiment eu peur – sans avoir la moindre idée de ce que je devais craindre. En fait, c'était la voix de ma grand-mère qui m'avait effrayée. Et puis le serpent est parti en ondulant, vite.

La peur vous vient de vos parents et d'autres membres de votre entourage. Ce sont eux qui la construisent en vous. On est tellement innocent au début ; on ne sait pas.

Je viens d'un lieu obscur. La Yougoslavie d'après guerre, entre le milieu des années 1940 et celui des années 1970. Une dictature communiste, le maréchal Tito au pouvoir. On manquait perpétuellement de tout, une grisaille omniprésente. Il y a quelque chose dans le communisme et le socialisme – une sorte d'esthétique qui repose sur la pure laideur. Le Belgrade de mon enfance ne possédait même pas le monumentalisme de la place Rouge de Moscou. Tout était, en quelque sorte, d'occa-

sion. C'était comme si nos dirigeants avaient regardé à travers le prisme d'un communisme d'emprunt et bâti quelque chose de moins bon, de moins fonctionnel, de plus merdique.



Moi à Belgrade, 1951

Je n'ai pas oublié les locaux collectifs – leurs murs étaient recouverts d'une peinture vert crasseux et leurs ampoules nues émettaient une lumière grise qui vous dessinait d'étranges cernes sous les yeux. L'association entre cette lumière et la couleur des murs donnait à tout le monde un teint jaunâtre, on aurait cru qu'il y avait une épidémie d'hépatite. Quoi que vous fassiez, vous éprouviez un sentiment d'oppression, et de vague dépression.

Des familles entières vivaient dans ces immeubles massifs, hideux. Comme il était impossible aux jeunes d'obtenir un logement à eux, chaque appartement abritait plusieurs générations – la grand-mère et le grand-père, le jeune couple et leurs enfants. Les problèmes étaient inévitables avec toutes ces familles coincées dans des espaces très exigus. Les jeunes couples étaient obligés d'aller au parc ou au cinéma pour coucher ensemble. Quant

à acheter quelque chose de nouveau ou de joli, c'était hors de question.

Une blague de l'époque communiste : un type part à la retraite et comme il a été un ouvrier exceptionnel, on lui offre, au lieu de la montre habituelle, une voiture neuve. On lui dit qu'il a beaucoup de chance – elle lui sera livrée à telle date, dans vingt ans.

« Le matin ou l'après-midi ? interroge le type.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? s'étonne le fonctionnaire.

— C'est que j'ai le plombier qui vient ce jour-là », explique l'autre.

Ma famille n'a pas eu à supporter tout cela. Mes parents étaient des héros de la guerre et comme ils s'étaient battus contre les nazis aux côtés des partisans yougoslaves, les communistes commandés par Tito, ils sont devenus après la guerre d'éminents membres du Parti et ont exercé des emplois prestigieux. Mon père faisait partie de la garde d'élite du maréchal Tito ; ma mère dirigeait un institut qui s'occupait des monuments historiques et se chargeait de l'acquisition d'œuvres d'art pour des bâtiments publics. Elle était aussi directrice du musée de l'Art et de la Révolution. Du coup, nous jouissions de nombreux privilèges. Nous habitions un grand appartement au centre de Belgrade – au 32 de la rue Makedonska. Un grand bâtiment des années 1920, avec d'élégants ouvrages en ferronnerie et en verre, comme un immeuble parisien. Nous disposions d'un étage entier, huit pièces pour quatre – mes parents, mon petit frère et moi –, un luxe inouï à l'époque. Quatre chambres, une salle à manger, un immense salon, une cuisine, deux salles de bains et une chambre de bonne. Le salon contenait des rayonnages remplis de livres, un piano à queue noir et des tableaux sur tous les murs. Ma mère étant directrice du musée de la Révolution, elle pouvait aller dans les ateliers des peintres et acheter leurs toiles – des œuvres influencées par Cézanne, Bonnard et Vuillard, et aussi de nombreuses peintures abstraites.

Marina Abramović

Quand j'étais petite, je trouvais que notre appartement était le chic du chic. J'ai appris plus tard qu'il avait appartenu autrefois à une riche famille juive et avait été confisqué pendant l'occupation nazie. J'ai aussi pris conscience plus tard que les tableaux que ma mère accrochait aux murs n'étaient pas très bons. Avec le recul, je pense – pour ces raisons comme pour d'autres – qu'en réalité, nous habitions un endroit atroce.



Mes parents, Danica et Vojin Abramović, 1945.

Ma mère, Danica, et mon père, Vojin – surnommé Vojo –, avaient vécu un grand amour pendant la Seconde Guerre mondiale. Une histoire étonnante – elle était belle, il était beau et ils s'étaient sauvé réciproquement la vie. Ma mère était commandante dans l'armée et avait sous ses ordres un groupe de soldats chargés de patrouiller sur les lignes de front à la recherche de partisans blessés qu'il fallait transporter en lieu sûr. Mais un jour, au cours de l'avancée des Allemands, elle a attrapé le typhus. Elle était allongée, inconsciente, brûlante de fièvre, au milieu de blessés graves, entièrement recouverte d'une couverture.

Elle aurait très bien pu mourir si mon père n'avait pas autant aimé les femmes. Quand il a aperçu sa longue chevelure qui sortait de la couverture, il n'a pas pu s'empêcher de la soulever

pour regarder. Et quand il a vu combien cette femme était belle, il l'a transportée dans un village voisin, où des paysans l'ont soignée et guérie.

Six mois plus tard, elle était de retour sur le front, et conduisait des soldats blessés à l'hôpital. C'est alors que, parmi les plus mal en point, elle a reconnu celui qui l'avait sauvée. Mon père, couché là, perdait son sang. Il était condamné car il n'y avait plus de sang pour les transfusions. Mais ma mère a constaté qu'ils avaient le même groupe sanguin, elle lui a donné son sang et lui a sauvé la vie.

Un vrai conte de fées. Et puis la guerre les a à nouveau séparés.

Ils ont tout de même fini par se retrouver et une fois la paix revenue, ils se sont mariés. Je suis née l'année suivante – le 30 novembre 1946.

La nuit qui a précédé ma naissance, ma mère a rêvé qu'elle accouchait d'un serpent géant. Le lendemain, elle a perdu les eaux pendant une réunion du Parti. Elle a refusé de se faire excuser et n'a accepté qu'on la conduise à l'hôpital qu'une fois la réunion terminée.

J'étais prématurée – et l'accouchement a été très difficile pour ma mère. L'expulsion du placenta ne s'est pas faite comme il fallait et une septicémie s'est déclarée. Une nouvelle fois, elle a bien failli mourir ; elle a dû rester à l'hôpital presque un an. Et ensuite, il lui a fallu encore un bon moment pour pouvoir recommencer à travailler, et m'élever.

Au début, on m'a confiée à la bonne. J'étais de santé délicate et je ne mangeais pas bien – je n'avais que la peau sur les os. La bonne avait un fils qui avait le même âge que moi et à qui elle donnait tout ce que je n'arrivais pas à avaler ; il est devenu grand et gros. Quand ma grand-mère Milica, la mère de ma mère, est venue nous voir et a constaté ma maigreur, elle a été horrifiée. Elle m'a immédiatement emmenée chez elle où je suis restée six ans, jusqu'à la naissance de mon frère. Mes parents ne venaient me voir que le week-end. Pour moi, c'étaient deux

personnes bizarres qui arrivaient une fois par semaine et m'apportaient des cadeaux qui ne me plaisaient pas.

Il paraît que quand j'étais petite, je n'aimais pas marcher. Ma grand-mère m'installait sur une chaise devant la table de la cuisine pendant qu'elle allait au marché, et elle me retrouvait exactement à la même place à son retour. Je ne sais pas pourquoi je refusais de marcher, mais je me dis que le fait d'avoir été ballottée de l'un à l'autre n'y était pas étranger. J'avais du mal à trouver ma place et pensais sans doute que si je marchais, je serais obligée de repartir, pour aller encore ailleurs.

Les relations entre mes parents ont été difficiles presque tout de suite, avant même ma naissance sans doute. Leur incroyable histoire d'amour et leur beauté les avaient réunis – le sexe aussi – mais il y avait tant de choses qui les séparaient ! Ma mère venait d'une famille riche, c'était une intellectuelle, elle avait fait des études en Suisse. Je me rappelle que ma grand-mère disait que quand ma mère était partie rejoindre les partisans, elle avait laissé à la maison soixante paires de chaussures, n'emportant avec elle qu'une paire de vieux souliers de paysanne.

La famille de mon père était pauvre, mais c'étaient des héros militaires. Son propre père avait été commandant dans l'armée et avait été décoré. Mon père avait été emprisonné, dès avant la guerre, à cause de ses opinions communistes.

Pour ma mère, le communisme était un concept intellectuel, qu'elle avait appris à l'école en Suisse quand elle avait étudié Marx et Engels. Rejoindre les partisans était pour elle un choix idéaliste, et puis, c'était à la mode. Pour mon père en revanche, c'était la seule voie, parce qu'il était issu d'un milieu modeste et d'une famille de combattants. C'était un vrai communiste. Le communisme, il en était convaincu, permettrait de changer le système de classes.

Ma mère adorait aller au ballet, à l'opéra, aux concerts de musique classique. Mon père adorait faire rôtir des cochons de lait à la cuisine et boire un coup avec ses vieux potes, les partisans. Ils n'avaient donc presque rien en commun, ce qui les a

condamnés à une vie conjugale très malheureuse. Ils passaient leur temps à se chamailler.

S'ajoutait à cela le goût irréprensible de mon père pour les femmes, qui l'avait attiré initialement vers ma mère.

Mon père n'a cessé d'être infidèle, dès le début de leur mariage. Ma mère ne supportait pas ça, bien sûr, et rapidement, elle en est venue à ne plus le supporter, lui. Je n'en ai rien su au début, évidemment, pendant que j'habitais chez ma grand-mère. Mais quand j'ai eu six ans, mon frère Velimir est né et je suis retournée vivre chez mes parents. De nouveaux parents, une nouvelle maison, un nouveau frère, tout en même temps. Et presque tout de suite, ma vie est devenue beaucoup plus difficile.

Je me rappelle que je voulais retourner chez ma grand-mère, où je me sentais vraiment en sécurité. La vie y était tranquille. Ma grand-mère avait de nombreux rituels, le matin et le soir ; les journées étaient parfaitement rythmées. Elle était très pieuse, et toute son existence tournait autour de l'église. Chaque matin à six heures, au lever du soleil, elle allumait un cierge pour prier. Et à six heures du soir, elle en allumait un autre. Jusqu'à six ans, je l'ai accompagnée à l'église tous les jours et j'ai tout appris sur les saints. Une odeur d'encens et de café fraîchement torréfié régnait toujours dans sa maison. Elle grillait les grains de café vert avant de les mouliner à la main. J'éprouvais chez elle un profond sentiment de paix.

Quand je suis retournée vivre chez mes parents, ces rituels m'ont manqué. Mes parents se levaient le matin et travaillaient toute la journée en me laissant avec les domestiques. De plus, j'étais affreusement jalouse de mon frère. Comme c'était un garçon, le premier fils, il a immédiatement été le préféré. C'était comme ça, dans les Balkans. Les parents de mon père avaient eu dix-sept enfants, mais ma grand-mère paternelle n'était entourée que de photos de ses fils, pas de ses filles. La naissance de mon frère a été accueillie comme un grand événement. Je n'ai su que plus tard que, quand j'étais née, mon père n'en avait parlé

à personne, alors que, quand Velimir est venu au monde, Vojo est sorti avec des copains pour boire, tirer des coups de feu en l'air et dépenser beaucoup d'argent.

Pire encore, on a rapidement découvert que mon frère était atteint d'une forme d'épilepsie infantile – il était pris de convulsions et tout le monde s'empressait autour de lui, lui accordant encore plus d'attention. Un jour, quand personne ne regardait (j'avais six ou sept ans), j'ai voulu faire sa toilette et j'ai failli le noyer – je l'ai collé dans la baignoire et *plouf*, il s'est enfoncé sous l'eau. Si ma grand-mère ne l'en avait pas sorti, j'aurais été enfant unique.



Moi, avec ma tante Ksenija, ma grand-mère Milica et mon frère Velimir, 1953.

J'ai été punie, bien sûr. J'étais souvent punie, pour un oui ou pour un non, et c'était presque toujours des corrections physiques – des coups et des gifles. Ma mère et sa sœur Ksenija, qui a vécu chez nous un moment, se chargeaient des punitions ; mon père, jamais. Elles me frappaient jusqu'à ce que j'aie des bleus. J'étais couverte d'hématomes. Mais il leur arrivait de recourir à d'autres méthodes. Il y avait dans notre appartement une sorte de penderie très profonde et où il faisait un noir d'encre – en serbo-croate,

Traverser les murs

on appelle ça un *plakar*. Elle s'ouvrait par une porte qui cou-
lissait dans le mur, et il n'y avait pas de poignée ; on la faisait
simplement glisser pour l'ouvrir. J'étais fascinée, et terrifiée, par
cette penderie. Je n'avais pas le droit d'y entrer. Mais quelquefois,
quand j'avais été vilaine – ou quand ma mère ou ma tante trou-
vaient que j'avais été vilaine –, elles m'y enfermaient.

J'avais affreusement peur du noir. Mais ce *plakar* était rem-
pli de fantômes, de présences spirituelles – des êtres lumineux,
informes et muets, qui n'avaient pourtant rien d'effrayant. Je
leur parlais. Leur présence me semblait parfaitement naturelle.
Ils faisaient tout simplement partie de ma réalité, de ma vie. Et
dès que j'allumais, ils disparaissaient.

Mon père, comme je l'ai dit, était un homme très séduisant,
au visage solide et sérieux, couronné d'une chevelure abondante,
puissante. Un visage héroïque. Sur les photos du temps de la
guerre, on le voit presque toujours sur un cheval blanc. Il s'est
battu avec la 13^e division du Monténégro, un groupe de guéril-
leros qui menaient des opérations éclairs contre les Allemands ;
il fallait un courage incroyable. Beaucoup de ses amis ont été
tués à ses côtés.



Vojo le jour de la libération, Belgrade, 1944.

Marina Abramović

Son plus jeune frère s'était fait prendre par les nazis et avait été torturé à mort. Et voilà qu'un jour, le groupe de guérilleros de mon père a attrapé le type qui avait tué son frère et le lui a amené. Mon père ne l'a pas exécuté. Il a déclaré : « Personne ne rendra la vie à mon frère », et il a laissé partir le type. C'était un guerrier, et il ne badinait pas avec l'éthique de la guerre.

Comme mon père ne me punissait jamais et ne me frappait jamais, je me suis mise à l'aimer. Et bien qu'il ait été souvent absent avec son unité militaire quand mon frère était encore bébé, Vojo et moi sommes peu à peu devenus d'excellents amis. Il était toujours gentil avec moi – je me rappelle qu'il m'accompagnait au carnaval et m'achetait des bonbons.

Quand il m'emmenait, nous étions rarement seuls ; il était le plus souvent avec une de ses petites amies. Toutes ces jeunes femmes m'achetaient de merveilleux cadeaux que je rapportais à la maison, folle de joie. Je disais : « Oh, regardez ce que la belle dame blonde m'a acheté », et ma mère balançait tout par la fenêtre.



Mon père et moi, 1950.

La vie conjugale de mes parents avait tout d'une guerre – je ne les ai jamais vu se blottir l'un contre l'autre, s'embrasser ou se manifester la moindre affection. Peut-être n'était-ce qu'une vieille

habitude du temps des partisans, mais ils dormaient tous les deux avec un pistolet chargé sur leur table de chevet ! Je me rappelle qu'un jour, pendant une des rares périodes où ils s'adressaient la parole, mon père est rentré déjeuner et ma mère lui a demandé : « Tu veux de la soupe ? » Quand il a dit « oui », elle est arrivée derrière lui et lui a renversé la soupe brûlante sur la tête. Il a hurlé, repoussé la table, cassé toute la vaisselle qui se trouvait dans la pièce et est sorti. Cette tension était constante. Ils ne se parlaient jamais. Chez nous, à Noël, personne n'était heureux.

De toute façon, nous ne fêtions pas Noël ; nous étions communistes. Mais ma grand-mère, pieuse comme elle l'était, célébrait le Noël orthodoxe, le 7 janvier. C'était merveilleux, et terrible. Merveilleux, parce qu'elle consacrait trois jours à préparer une fête très compliquée – des plats spéciaux, des décorations, tout. Mais elle était obligée de masquer les fenêtres par des rideaux noirs parce que, dans la Yougoslavie de l'époque, il était dangereux de célébrer Noël. Des espions relevaient les noms des familles qui se réunissaient pour les jours de fête ; le gouvernement récompensait les délateurs. Alors les membres de ma famille arrivaient chez ma grand-mère un par un, et nous fêtions Noël derrière les rideaux noirs. Ma grand-mère était la seule à pouvoir réunir toute ma famille. C'était beau.

Les traditions étaient belles, elles aussi. Chaque année, ma grand-mère préparait une tarte au fromage dans laquelle elle glissait une grosse pièce d'argent avant de la mettre au four. Si vous mordiez dans la pièce d'argent – sans vous casser une dent –, ça vous portait bonheur. Il fallait garder la pièce jusqu'à l'année suivante. Elle jetait du riz sur nous ; ceux qui en recevaient le plus connaîtraient la plus grande réussite pendant l'année à venir.

Ce qui était terrible, c'est que même pour Noël, mes parents ne s'adressaient pas la parole. Et que chaque année, tous les cadeaux qu'on me faisait étaient des objets utiles qui ne me plaisaient pas. Des chaussettes en laine, un livre qu'il fallait que je lise, un pyjama en flanelle. Les pyjamas étaient toujours trop

grands de deux tailles – ma mère prétendait qu'ils rétréciraient au lavage, mais ce n'était pas vrai.

Je n'ai jamais joué à la poupée. Je n'en ai jamais eu envie. D'ailleurs, je n'aimais pas les jouets. Je préférais jouer avec les ombres des voitures qui passaient sur le mur, ou avec un rayon de soleil qui entrait par la fenêtre. La lumière retenait les grains de poussière pendant leur voyage vers le sol, et j'imaginai que cette poussière contenait de petites planètes où vivaient différents peuples galactiques, des extraterrestres qui venaient nous rendre visite et se déplaçaient sur les rayons de soleil. S'y ajoutaient les créatures lumineuses du *plakar*. Toute mon enfance a été peuplée d'esprits et d'êtres invisibles. C'étaient des ombres et des morts que je pouvais voir.

Une de mes plus grandes phobies a toujours été le sang – mon propre sang. Quand j'étais petite et que ma mère et sa sœur me giflaient, j'avais des bleus partout ; je saignais tout le temps du nez. Et puis, quand j'ai perdu ma première dent de lait, l'hémorragie a duré trois mois. J'étais obligée de dormir assise dans mon lit pour ne pas m'étouffer. Mes parents ont fini par consulter des médecins pour essayer de comprendre ce que j'avais, et ils ont découvert que je souffrais d'une maladie du sang – ils ont d'abord cru à une leucémie. Mon père et ma mère m'ont envoyée à l'hôpital ; j'y suis restée presque un an. J'avais six ans. Cette année-là a été la plus heureuse de mon enfance.

Tout le monde dans la famille était gentil avec moi. Pour une fois, on m'apportait des cadeaux sympas. À l'hôpital aussi, les gens étaient adorables avec moi. C'était le paradis. Les médecins continuaient leurs analyses et ils ont fini par trouver que je ne souffrais pas de leucémie mais d'une affection plus mystérieuse – peut-être une sorte de réaction psychosomatique aux sévices de ma mère et de ma tante. On m'a prescrit toutes sortes de traitements, puis je suis rentrée chez nous et les gifles et les coups ont repris, peut-être un peu moins fréquemment tout de même.

Traverser les murs

J'étais censée endurer ces corrections sans broncher. Je crois qu'en un sens, ma mère voulait faire de moi une combattante, comme elle. Pour être une communiste ambivalente, elle n'en était pas moins une communiste coriace. La détermination des vrais communistes – une détermination spartiate – devait leur permettre de « traverser les murs ». « La douleur ? Je peux supporter la douleur », a dit Danica dans une interview filmée que j'ai réalisée plus tard dans sa vie. « Personne ne m'a jamais entendue et personne ne m'entendra jamais crier. » Chez le dentiste, elle exigeait qu'on ne lui fasse *pas* d'anesthésie quand on lui arrachait une dent.

C'est à elle que je dois mon autodiscipline, et j'ai toujours eu peur d'elle.

Ma mère était une maniaque de l'ordre et de la propreté – c'était en partie la conséquence de son passé militaire, mais peut-être était-ce aussi une réaction au chaos de sa vie conjugale. Elle me réveillait en pleine nuit si elle estimait que je dormais n'importe comment et que je froissais mes draps. Aujourd'hui encore, je dors d'un seul côté du lit, parfaitement immobile – au lever, je n'ai qu'à rabattre les couvertures pour que mon lit soit fait. Quand je suis à l'hôtel, on ne sait même pas que j'y ai passé la nuit.



Ma mère pendant la visite de la délégation bulgare,
Belgrade, 1966.

J'ai également appris que c'était mon père qui m'avait donné mon nom à ma naissance, et que c'était celui d'une combattante russe dont il avait été amoureux pendant la guerre ; l'explosion d'une grenade l'avait tuée sous ses yeux. Cette ancienne flamme contrariait beaucoup ma mère – et par association, il me semble que mon existence la contrariait aussi.

L'obsession de l'ordre de Danica s'est insinuée dans mon inconscient. J'ai longtemps fait un cauchemar récurrent – et très perturbant – où il était question de symétrie. Dans ce rêve étrange, j'étais un général qui passait en revue une interminable rangée de soldats, tous impeccables. Je retirais alors un unique bouton de l'uniforme d'un soldat, et tout ce bel ordre s'effondrait. Je me réveillais dans un état de panique absolue. J'avais tellement peur de briser la symétrie.

Dans un autre rêve récurrent, j'entrais dans la cabine d'un avion pour découvrir qu'elle était vide – il n'y avait pas de passagers. Toutes les ceintures étaient disposées dans un ordre irréprochable, posées sur le siège correspondant. Toutes, sauf une. Et cette ceinture mal rangée m'affolait littéralement, comme si j'en étais responsable. Dans ce rêve, c'était toujours moi qui avais fait quelque chose pour rompre la symétrie, ce n'était pas permis et une force supérieure allait me punir.

J'étais persuadée qu'en venant au monde, j'avais détruit la symétrie du couple que formaient mes parents – à la suite de ma naissance, après tout, leur relation était devenue violente et épouvantable. De plus, ma mère n'a cessé de me reprocher, toute ma vie, d'être exactement comme mon père, celui qui partait. La propreté et la symétrie étaient les passions de ma mère, avec l'art.

J'ai su dès l'âge de six ou sept ans que je voulais être artiste. Alors qu'elle me punissait pour trois fois rien, ma mère m'a toujours encouragée dans cette voie. Pour elle, l'art était sacré. C'est ainsi que, dans notre grand appartement, je n'avais pas seulement ma chambre personnelle, mais aussi mon propre atelier de peinture. Et alors que le reste de l'appartement était

Traverser les murs

bourré d'objets en tout genre, de tableaux, de livres, de meubles, dès mon plus jeune âge, j'ai tenu à ce que les deux pièces qui m'étaient réservées soient *spartak* – spartiates. Aussi dépouillées que possible. Dans ma chambre, il y avait un lit, une chaise et une table, c'est tout. Dans mon atelier, uniquement mon chevalet et mon matériel de peinture.

Mes premières œuvres représentaient mes rêves. À mes yeux, ils étaient plus réels que la réalité dans laquelle je vivais – je n'aimais pas ma réalité. Je me rappelle qu'il m'arrivait de me réveiller et que le souvenir de mes rêves soit si vif que je les notais, et ensuite je les peignais, en deux couleurs seulement, très particulières, un vert foncé et un bleu nuit. Jamais d'autre teinte.

J'étais très attirée par ces deux couleurs – je ne sais pas vraiment pourquoi. Pour moi, les rêves étaient vert et bleu. J'ai pris des vieux rideaux avec lesquels je me suis fait une longue robe dans ces couleurs-là, celles de mes rêves.



La tenue que je me suis faite
avec des rideaux, 1960.

On jugera peut-être que c'était une existence privilégiée, et en un sens, c'est vrai – dans un monde de grisaille et de privations communistes, je vivais dans le luxe. Je ne lavais jamais mon linge moi-même. Je ne repassais pas mes vêtements. Je ne faisais pas la cuisine. Je n'avais même pas à faire le ménage de ma chambre. D'autres le faisaient pour moi. Tout ce qu'on me demandait, c'était de bien travailler à l'école et d'être la meilleure.

Je prenais des leçons de piano, d'anglais et de français. Ma mère ne jurait que par la culture française – tout ce qui était français était parfait. J'avais beaucoup de chance, mais malgré tout ce confort, je me sentais très seule. La seule liberté que j'avais était la liberté d'expression. J'avais tout l'argent que je voulais pour m'acheter des peintures, mais pas pour m'acheter des vêtements. Je n'avais pas d'argent pour tout ce qui me faisait vraiment envie quand j'étais adolescente.

En revanche, si je voulais un livre, on me l'achetait. Si je voulais aller au théâtre, on me prenait un billet. Si j'avais envie d'écouter de la musique classique, on me donnait des disques. Toute cette culture ne m'était pas seulement offerte, elle m'était imposée. Ma mère me laissait des petits mots sur la table avant de partir au travail, me précisant combien de phrases de français j'avais à apprendre, quels livres je devais lire – tout était planifié pour moi.

Sur ordre de ma mère, j'ai dû lire tout Proust, du début à la fin, tout Camus, tout Gide ; sur ordre de mon père, j'ai dû lire tous les auteurs russes. Même si je lisais contrainte et forcée, j'arrivais à m'évader dans les livres. Comme celle de mes rêves, leur réalité était plus puissante que celle qui m'entourait.

Quand je lisais un livre, tout le reste cessait d'exister. Le malheur qui régnait dans ma famille s'envolait – les violentes disputes de mes parents, la tristesse de ma grand-mère à qui l'on avait tout pris. Je me fondais dans les personnages.

Les récits excessifs faisaient mes délices. J'adorais l'histoire de Raspoutine qu'aucune balle ne pouvait tuer – le communisme mêlé au mysticisme faisait largement partie de mon ADN. Je

n'oublierai jamais non plus une curieuse nouvelle de Camus, « *Le Renégat* ». Elle raconte l'histoire d'un missionnaire chrétien parti convertir une tribu du désert et qui se fait en réalité convertir par elle. Quand il enfreint une de leurs règles, les membres de la tribu lui coupent la langue.

J'étais très attirée par Kafka. J'ai dévoré *Le Château* – j'avais vraiment l'impression de vivre à l'intérieur de ce livre. Kafka avait une manière si troublante de vous entraîner dans le labyrinthe administratif dans lequel K, son personnage principal, essayait de se frayer un chemin. C'était déchirant : il n'y avait pas d'issue. Je souffrais avec K.

La lecture de Rilke, en revanche, m'a apporté une authentique bouffée d'oxygène poétique. Sa façon de parler de la vie était toute différente de ce que j'avais pu en comprendre jusque-là. Ses expressions de souffrance cosmique et de connaissance universelle se rattachaient à des idées que je découvrirais plus tard dans le bouddhisme zen et dans les écrits soufis. Cette toute première découverte m'a grisée.

Terre, n'est-ce pas cela que tu veux : *invisible* ressusciter en nous ? – n'est-ce pas là ton rêve, d'être un jour enfin invisible ? – Terre ! Invisible ! Quelle est, sinon métamorphose, ta charge pressante¹ ?

Le seul cadeau de ma mère qui m'ait vraiment fait plaisir était un livre intitulé *Lettres : été 1926*, consacré à la correspondance à trois entre Rilke, la poétesse russe Marina Tsvetaïeva et Boris Pasternak, l'auteur du *Docteur Jivago*. Ils ne s'étaient jamais rencontrés, mais appréciaient beaucoup leur travail respectif, et pendant quatre ans, ils ont tous composé des sonnets qu'ils se sont adressés mutuellement. À travers cette correspondance, chacun d'eux est tombé passionnément amoureux des deux autres.

1. Rilke, *Terre*, 9^e élogie, trad. Jean-Pierre Lefebvre, Gallimard, 1994.

Pouvez-vous imaginer une fille de quinze ans souffrant de la solitude qui tombe sur une histoire pareille ? (De plus, le fait que Tsvetaïeva et moi portions le même prénom prenait évidemment une signification cosmique.) Toujours est-il que, finalement, Tsvetaïeva s'éprend plus profondément de Rilke que de Pasternak et lui écrit qu'elle veut venir en Allemagne faire sa connaissance. « Vous ne pouvez pas, lui répond-il. Vous ne pouvez pas venir me voir. »

Cette dérobade ne fait qu'attiser sa passion. Elle ne cesse de lui écrire, insistant pour venir – et alors, il lui explique : « Vous ne pouvez pas venir me voir – je suis mourant. »

« Je vous interdis de mourir », réplique-t-elle. Il meurt tout de même et le triangle se brise.

Tsvetaïeva et Pasternak continuent à s'envoyer des sonnets, elle de Moscou, lui de Paris. Ensuite, parce qu'elle a épousé un Russe blanc que les communistes ont jeté en prison, elle est obligée de quitter la Russie avec ses deux jeunes enfants. Elle part pour le midi de la France puis se trouve à court d'argent et se résout à rentrer en Russie. Pasternak et elle décident qu'au bout de quatre ou cinq années de correspondance passionnée, elle fera halte à Paris, à la gare de Lyon, lors son voyage de retour. Ils pourront ainsi enfin se rencontrer.

Lors de cette entrevue, ils sont affreusement nerveux tous les deux. Elle trimbale une vieille valise russe tellement bourrée qu'elle ne tient pas fermée : en la voyant se débattre pour l'empêcher de s'ouvrir, Pasternak part en courant chercher un bout de corde qu'il enroule autour de la valise.

Les voilà assis ensemble, presque incapables de dire un mot – leurs écrits les ont menés si loin que, lorsqu'ils se trouvent finalement face à face, ils sont terrassés par l'émotion. Pasternak lui dit qu'il va acheter un paquet de cigarettes – il part et ne revient pas. Tsvetaïeva reste là, elle attend, attend, puis c'est l'heure de son train. Elle prend sa valise ficelée et rentre en Russie.

Elle regagne Moscou. Son mari est en prison ; elle n'a pas d'argent. Alors elle part pour Odessa et là, ne sachant comment

survivre, elle adresse une lettre à l'Union des écrivains, sollicitant un emploi de femme de ménage. On lui répond qu'on n'a pas besoin d'elle. Alors elle prend la corde dont Pasternak s'est servi pour réparer sa valise et elle se pend.

Quand je lisais ce genre de livre, je ne mettais pas le nez dehors avant de l'avoir fini. J'allais à la cuisine, je mangeais puis je retournais dans ma chambre, je lisais, je repartais manger, je retournais lire. C'est tout. Pendant plusieurs jours d'affilée.

Je devais avoir à peu près douze ans quand ma mère a obtenu une machine à laver importée de Suisse. C'était un objet extraordinaire – nous étions une des premières familles de Belgrade à en avoir une. Elle est arrivée un matin, brillante, neuve et mystérieuse : nous l'avons installée dans la salle de bains. Ma grand-mère ne faisait pas confiance à cet engin. Elle y faisait la lessive, puis ressortait le linge et le donnait à la bonne pour qu'elle le relave à la main.

Un matin, alors que j'étais rentrée à la maison après l'école, je me suis assise dans la salle de bains, les yeux rivés sur cette fascinante machine neuve qui tournait et agitait les vêtements avec un bruit monotone – *DOUN-DOUN-DOUN-DOUN*. J'étais hypnotisée. Elle était équipée d'un système d'essorage automatique avec deux rouleaux en caoutchouc qui tournaient lentement en sens inverse pendant que le linge était vigoureusement brassé dans la cuve. Je me suis amusée à glisser mon doigt entre les rouleaux et à le retirer à toute vitesse.

Mais à un moment, je n'ai pas été assez rapide. Les rouleaux ont happé mon doigt et ont commencé à le tirer et à l'écraser. Ça faisait atrocement mal ; j'ai hurlé. Ma grand-mère était à la cuisine. En m'entendant crier, elle s'est précipitée à la salle de bains mais, dépassée par toute cette technologie, elle n'a pas pensé à débrancher tout simplement la prise. Elle a cru bon de se précipiter dans la rue pour chercher de l'aide. Pendant ce temps, les rouleaux avaient entraîné ma main tout entière.

Nous habitons au troisième étage, et ma grand-mère était une femme corpulente ; il lui a fallu un certain temps pour descendre les trois volées de marches et les remonter. Elle est revenue accompagnée d'un jeune homme costaud ; tout mon avant-bras était prisonnier des rouleaux qui continuaient à tourner lentement.

Le jeune homme, qui n'était pas plus doué avec la technologie que ma grand-mère, n'a pas eu l'idée, lui non plus, de débrancher la machine : il a décidé d'employer ses muscles pour me délivrer. De toutes ses forces, il a écarté les deux rouleaux – et s'est pris une décharge électrique si violente qu'il a été projeté à l'autre bout de la salle de bains, où il s'est effondré, inconscient. Je suis tombée par terre, moi aussi, le bras enflé et bleu.

À cet instant, ma mère est rentrée et a immédiatement compris ce qui s'était passé. Elle a appelé une ambulance pour le jeune homme et moi, avant de me flanquer une bonne gifle.

Quand j'allais à l'école, on insistait beaucoup sur l'histoire des partisans. Nous devions connaître le nom de toutes les batailles de la guerre, celui de tous les cours d'eau et de tous les ponts franchis par les soldats. Et bien sûr, nous devions apprendre ce qu'avaient fait Staline, Lénine, Marx et Engels. À Belgrade, tous les lieux publics étaient décorés d'une immense photo du président Tito, flanquée de portraits de Marx et Engels.

En Yougoslavie, on entraînait chez les « Pionniers » du Parti à sept ans. Les Pionniers portaient un foulard rouge qu'ils devaient repasser soigneusement et ranger sans faute à côté de leur lit. On nous apprenait à défiler et à chanter les hymnes communistes, à croire à l'avenir de notre pays, et ainsi de suite. Je me rappelle combien j'étais fière de porter ce foulard et d'être membre du Parti. J'ai été scandalisée le jour où j'ai découvert que mon père, qui avait toujours du mal à se coiffer, se servait de mon foulard des Pionniers comme bandana pour retenir ses cheveux.

Les défilés jouaient un rôle très important, et tous les enfants devaient y participer. Nous célébrions le 1^{er} Mai, parce que c'était

une fête communiste internationale, et le 29 novembre, date de la proclamation de la république de Yougoslavie. Tous les enfants nés le 29 novembre pouvaient aller voir Tito et on leur donnait des bonbons. Ma mère me disait que j'étais née le 29, mais je n'ai jamais eu le droit d'aller à la distribution de bonbons. Je n'étais pas assez sage, disait-elle, pour bénéficier de ce privilège. C'était encore une façon de me punir. Quelques années plus tard, quand j'ai eu dix ans, j'ai découvert que je n'étais pas née le 29 novembre, mais le 30.

J'ai eu mes premières règles à douze ans et elles ont duré plus de dix jours – j'ai beaucoup saigné. Ce liquide rouge ne cessait de s'écouler de mon corps, sans s'arrêter. Comme j'avais gardé des souvenirs d'enfance d'hémorragies incontrôlables et d'hospitalisation, j'étais terrifiée. J'ai cru que j'allais mourir.

Ce n'est pas ma mère, mais la bonne, Mara, qui m'a expliqué ce qu'était la menstruation. Mara était une gentille femme grassouillette, aux gros seins et aux lèvres pleines. Quand elle m'a prise chaleureusement dans ses bras pour me dire ce qui se passait dans mon corps, une étrange impulsion m'a poussée à l'embrasser sur la bouche. Ce baiser ne s'est pas tout à fait concrétisé – j'étais très troublée, et je n'ai plus jamais éprouvé ce désir. Mais des sensations étranges envahissaient soudain mon corps. C'est à cette époque aussi que j'ai commencé à me masturber, souvent, et toujours avec un profond sentiment de honte.

Avec la puberté sont venues mes premières migraines. Ma mère en souffrait également – une ou deux fois par semaine, elle rentrait plus tôt du travail et s'enfermait dans sa chambre, dans le noir. Ma grand-mère lui posait quelque chose de frais sur le front, des tranches de viande, des rondelles de pommes de terre ou de concombre, et il ne fallait surtout pas faire de bruit dans l'appartement. Danica, bien sûr, ne se plaignait jamais – sa fameuse détermination spartiate.

J'avais peine à croire que des migraines puissent être aussi douloureuses : ma mère ne parlait jamais des siennes, et ne m'a,

Marina Abramović

évidemment, jamais témoigné la moindre compassion. Mes crises duraient bien vingt-quatre heures. Je restais allongée sur mon lit, souffrant le martyr, me précipitant de temps à autre à la salle de bains pour vomir et déféquer en même temps. Les nausées et la diarrhée aggravaient encore la douleur. Je m'obligeais à rester couchée parfaitement immobile dans certaines positions – la main sur le front, ou les jambes bien droites, ou encore la tête inclinée à un certain angle – qui semblaient m'apporter un léger soulagement. C'est ainsi que j'ai commencé à apprendre à accepter comme à surmonter la douleur et la peur.

Vers la même époque, j'ai découvert des papiers de divorce dans un placard, sous des piles de draps. Mon père et ma mère ont pourtant continué à vivre ensemble – en enfer – pendant encore trois ans. À dormir dans la même chambre, pistolet sur la table de chevet. Le pire était quand mon père rentrait au milieu de la nuit : ma mère devenait folle et ils se tapaient dessus. Elle se précipitait alors dans ma chambre, me tirait du lit et me tenait devant elle comme un bouclier, pour qu'il cesse de la frapper. Jamais mon frère. Toujours moi.



Mon frère, Velimir, 1962.